

# UNE HISTOIRE D'AMOUR-HAINE

L'EMPIRE BRITANNIQUE  
EN AMÉRIQUE DU NORD



**GILLES BIBEAU**

*Après *Les Autochtones, la part effacée du Québec*, l'anthropologue Gilles Bibeau raconte la genèse de l'Empire britannique qui s'est imposé aux Autochtones et aux descendants de la Nouvelle-France. Pour les Britanniques, le rêve de dominer le monde passait par la conquête de l'Arctique.*

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**AU LIEU DE SE LAISSER  
TRANSFORMER  
PAR LES VALEURS  
DES SOCIÉTÉS  
AUTOCHTONES, LES  
EMPIRES COLONIAUX  
SE SONT PARTOUT  
BÂTIS AU PRIX DE VIES  
FAUCHÉES, DE CORPS  
SUPPLICIÉS ET DE  
TERRES VOLÉES.**

**MÉMOIRE**   
**D'ENCRER**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTREAL, QUÉBEC H2S 1H9

[INFO@MEMOIRENCRER.COM](mailto:INFO@MEMOIRENCRER.COM)  
[MEMOIRENCRER.COM](http://MEMOIRENCRER.COM)

**UNE HISTOIRE D'AMOUR-HAINE  
L'EMPIRE BRITANNIQUE EN AMÉRIQUE DU NORD**



# **UNE HISTOIRE D'AMOUR-HAINE**

**L'EMPIRE BRITANNIQUE EN AMÉRIQUE DU NORD**



**GILLES BIBEAU**

DU MÊME AUTEUR CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER

*Généalogie de la violence. Le terrorisme : piège pour la pensée* (essai), 2015

*Andalucía, l'histoire à rebours* (essai), 2017

*Les Autochtones, la part effacée du Québec* (essai), 2020

*Une histoire d'amour-haine* raconte la saga de la naissance de l'Empire britannique en Amérique du Nord. Pour les Britanniques, le rêve de dominer le monde passait par la conquête de l'Arctique, ce Nord mythique et indomptable où l'on a longtemps cherché une route vers l'Asie. *Une histoire d'amour-haine* retrace la trajectoire de ces peuples insulaires qui, partis des îles de brumes, de fantômes et de légendes, se sont imposés à la fois aux Autochtones et aux descendants de la Nouvelle-France. En s'appuyant sur les récits de voyage des moines irlandais reclus sur les îles de l'Atlantique, les épopées des Vikings, et sur les journaux de bord des navigateurs, marchands et pirates sous le règne d'Élisabeth I<sup>re</sup>, l'anthropologue Gilles Bibeau raconte comment ces voyageurs ont mis en place les assises d'un empire au prix de terres volées, de vies fauchées et de corps suppliciés. Remontant vers ces temps anciens qui existèrent bien avant que l'Angleterre et la France ne fondent des colonies sur les mêmes terres, *Une histoire d'amour-haine* dresse le portrait millénaire d'un monde animé par la démesure et la frénésie de conquête.

**GILLES BIBEAU** est anthropologue et professeur émérite à l'Université de Montréal. Il a entrepris des recherches dans plusieurs pays d'Afrique, d'Amérique latine ainsi qu'au Québec et en Inde. Il a publié chez Mémoire d'encrier *Généalogie de la violence. Le terrorisme: piège pour la pensée* (2015), *Andalucía, l'histoire à rebours* (2017) et *Les Autochtones, la part effacée du Québec* (2020) qui lui a valu la Médaille Luc Lacourcière.



# TABLE

## INTRODUCTION

<b>LE TEMPS DES DÉBUTS</b> .....	13
Remonter le long cours de l'histoire .....	18
Une diversité au cœur des nations.....	20
Le voyage, source des littératures .....	28

<b>TROIS CHEMINS DE TRAVERSE</b> .....	33
Anglais et Français en intrication paradoxale.....	36
Le non-dit des journaux de bord.....	43
Rencontre des Autochtones des terres gelées.....	48

<b>LES PREMIERS JALONS D'UNE QUÊTE</b> .....	53
Moines d'Irlande en quête du Paradis .....	61
Des Norrois en Islande et au Groenland .....	70
Le Vinland, terre énigmatique.....	84

<b>ANGLAIS ET FRANÇAIS : DE PROCHES PARENTS</b> .....	99
Un même socle celtique .....	104
Les « peuples du Nord », quelle présence en Bretagne insulaire? .....	112
Les Francs « germanisent » les régions gallo-romaines .....	125

<b>MAIS AUSSI, LES MEILLEURS ENNEMIS DU MONDE</b> .....	131
Norvégiens et Danois dans les îles Anglo-Celtes .....	134
Guillaume de Normandie, roi d'Angleterre .....	141
Monarchie absolue ou constitutionnelle? .....	150

<b>RÊVE D'EMPIRE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE</b> .....	163
John Dee, premier théoricien de l'impérialisme maritime .....	167
Bristol, port au croisement des mémoires de la mer .....	176
La marine royale des Tudor.....	184

<b>L'ANGLETERRE COMMANDE À LA MER</b> .....	193
Les « chiens de mer » d'Élisabeth I <sup>re</sup> .....	196
Un espion anglais à Paris .....	205
Cabot, père et fils, navigateurs au service de l'Angleterre .....	215
<b>LE GRAND PARTAGE DU MONDE</b> .....	231
Les Portugais s'installent dans l'océan Indien .....	235
L'hémisphère sud pour les Espagnols .....	242
Pays-Bas : une insertion dans l'océan Indien.....	246
<b>FACE-À-FACE ENTRE LES COLONIES ANGLAISES ET FRANÇAISES</b> .....	255
De la Nova Gallia (1524) au Canada (1535).....	259
Odyssée nordique des navigateurs anglais.....	278
Jeux de guerres en terre d'Amérique.....	307
<b>LES AUTOCHTONES, DOUBLEMENT VICTIMES</b> .....	323
Au temps des Norrois, les Dorsétiens et Thuléens de l'Arctique canadien.....	328
Les Anglais rencontrent les Inuit .....	338
Les Français face aux Autochtones.....	347
<b>UN PASSÉ INDÉPASSABLE</b> .....	359
Une utopie assassinée.....	364
Deux imaginaires en équilibre sur un précipice .....	370
L'Amérique du Nord, une découverte? .....	380
<b>RÉFÉRENCES</b> .....	385

*À la mémoire de Duncan Pedersen*  
(Buenos Aires 1959 - La Serena, Chile 2016)



**INTRODUCTION**  
**LE TEMPS DES DÉBUTS**



*Une carte du monde qui ne comporte pas l'Utopie  
ne vaut même pas qu'on y jette un coup d'œil.  
Car elle néglige le seul pays  
où aborde toujours l'humanité.  
Quand elle y aborde,  
elle regarde autour d'elle,  
aperçoit une meilleure contrée  
et fait alors voile.*

Oscar Wilde, *L'âme de l'homme  
sous le socialisme*, 1891

Que cachent au juste les préludes européens de l'histoire canadienne? Se peut-il que tout ait déjà été joué avant la fondation du Canada, du moins pour ce qui touche aux relations entre les descendants des Anglais et des Français? Pour répondre à ces questions, il nous faut retourner au XVI<sup>e</sup> siècle, à cette époque où des hommes étranglés dans des cols rigides vivaient, en Angleterre et en France, dans un monde étrange, un monde de la démesure et de la frénésie de conquêtes. Bien avant que ne commence notre propre histoire, celle du Canada lui-même, une « chose » dont j'essaie, dans ce livre, de comprendre la formation et les contours s'est mise en place en Angleterre et en France. Cette « chose » qui s'est infiltrée dans l'inconscient des descendants de ces deux nations européennes qui s'implantèrent, au XVI<sup>e</sup> siècle, sur la terre devenue le Canada est l'histoire millénaire d'amour-haine entre l'Angleterre et la France.

Après s'être d'abord exprimées en Europe dans un long face-à-face, parfois pacifique, souvent conflictuel, les relations paradoxales entre l'Angleterre et la France se sont transportées en Amérique du

Nord<sup>1</sup>. Les navigateurs anglais et français qui se lancèrent, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, à la recherche du Cathay (Chine) et du Cipango (Japon) naviguèrent en direction de l'ouest à travers l'Atlantique Nord. Anglais et Français explorèrent les mêmes terres d'Amérique du Nord – de l'Arctique, de la baie d'Hudson, du Labrador et de Terre-Neuve au fleuve Saint-Laurent – qui étaient habitées depuis plusieurs millénaires par des peuples Autochtones. Les récits de voyage que ces navigateurs ont laissés ont fait entrer la figure de l'Autochtone d'Amérique, notamment celle des peuples des terres gelées de l'Arctique et de la vallée du Saint-Laurent, dans l'imaginaire des populations d'Europe. En fondant leurs premières colonies dans le même espace géographique, l'Angleterre et la France se sont installées dans une proximité qui engendra de nombreux affrontements.

Les voies de l'histoire étant tortueuses, le passé lointain que j'explore dans ce livre reste une énigme qu'il n'est pas facile de déchiffrer. Si l'on veut donner de la profondeur à notre présent, il m'apparaît toutefois important de retourner dans le passé lointain afin d'essayer de discerner ce qui y est déjà en germe et ce qui peut aider à comprendre notre présent. Je laisse à ce passé sa large part d'indétermination car je reconnais que rien, ni dans le cas des personnes ni dans celui des sociétés, n'est jamais définitivement joué d'avance. Nous percevons souvent le temps d'autrefois comme une terre étrangère que nous tendons à aborder armés des postulats de notre temps et avec la propension à récrire ce qui était hier dans les termes qui sont aujourd'hui les nôtres. Nous commettons ainsi l'erreur de penser le passé dans le

1. Le mot « nord » qui occupe une place centrale dans ce livre est entré tardivement dans la langue française en tant que substitut du mot « septentrion ». Ce mot issu des langues germaniques – vieil allemand Norden; néerlandais noord; anglais north – avait déjà cours vers 1150 en Normandie. Le terme « nord » a ensuite été adopté, sans modification, à travers toute la France et en Italie; il devint « norte » en espagnol et en portugais. Le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey 1993) signale que les termes « nordique », « nordiste » et « nordicité » dérivés de nord ont été créés par des locuteurs de pays situés à proximité du cercle polaire arctique.

même temps que nous, en n'y voyant que ce que notre regard a été formé à voir et en n'y reconnaissant que ce que nous connaissons déjà.

Même si le retour dans le maelström des temps anciens peut faire mal, il m'apparaît essentiel de mettre au jour le versant trop rarement interrogé par les historiens du Canada et du Québec de l'identité des nations anglaise et française qui se sont forgées, à travers ressemblances et différences, de part et d'autre de la Manche. Ces deux nations ont donné naissance, dès les débuts de l'implantation des colonies françaises et anglaises sur les terres aujourd'hui canadiennes, à des affrontements, compétitions et guerres qui ont duré plus de deux siècles. En s'enroulant les unes dans les autres dans une intrication complexe, ces deux cultures et ces deux langues issues de l'Europe chrétienne ont fait surgir deux nationalismes qui n'ont jamais cessé, durant l'époque de formation des premières colonies et encore bien après, d'être en opposition symétrique. Dans le même temps, l'Angleterre et la France ont fortement mis en échec, chacune à sa façon, le développement des Autochtones habitant les terres gelées de l'Arctique ainsi que celui des Autochtones installés dans les régions plus tempérées du sud, notamment celles de la vallée du Saint-Laurent.

Retourner dans le passé n'est pas détester le présent; c'est se permettre de pouvoir découvrir dans le présent les traces de ce qui l'habite.

## REMONTER LE LONG COURS DE L'HISTOIRE

Indéniablement, les Européens du début du XVI<sup>e</sup> siècle furent les premiers dans l'histoire humaine à prendre conscience, après le contact avec l'Amérique, du fait que les « quatre parties » de la planète – Europe, Asie, Afrique et Amérique – étaient habitées par des peuples ayant construit différentes versions de l'humanité (Gruzinski 2004). Le retour sur le XVI<sup>e</sup> siècle permet de mettre à nu les traits dominants du monde européen tels qu'ils se révèlent à travers les voyages d'exploration maritime qui ont conduit les Espagnols, les Portugais, les Anglais, les Français et les Hollandais jusqu'aux extrémités de la planète. C'est au cours de ce même siècle que s'est mise au travail, dans les pays d'Europe, la puissante machine idéologique, administrative et commerciale qui a fait apparaître les empires coloniaux. L'étrangeté des débuts de l'âge moderne qui a fait disparaître la moitié non européenne du tableau, nous nous refusons encore trop souvent à la regarder bien en face. On peut sans doute dire à propos du XVI<sup>e</sup> siècle qu'il nous a fait entrer, en inaugurant les temps modernes, dans l'ère du monstrueux créé par l'Occident.

En quelque 150 ans – entre le milieu du XV<sup>e</sup> et la fin du XVI<sup>e</sup> siècle –, l'espace de la planète exploré par les navigateurs européens a été multiplié par 10 ; dans ce même espace de temps, on cartographia des milliers de kilomètres de côtes maritimes au profil jusque-là insoupçonné. La seconde conquête du Nouveau Monde, celle menée par les Anglais et les Français après la conquête initiale qui fut le fait des Espagnols et des Portugais, s'est réalisée à travers les voyages faits par les Anglais et les Français à travers l'Atlantique Nord. Pour ces navigateurs qui ont atteint les rives de l'Amérique du Nord – un quatrième continent qui venait tout juste d'être connu –, ce fut la découverte d'autres peuples, d'autres cultures, d'autres langues et d'autres religions.

Les démographes estiment que la population humaine vivant sur la Terre entière devait être d'environ 500 millions au début du

XVI<sup>e</sup> siècle et que près de la moitié de l'humanité vivait alors en Asie – 100 millions en Inde, 100 millions en Chine, et 50 millions pour les autres régions de l'Asie. L'Afrique comptait alors environ 80 millions d'habitants alors qu'autour de 50 millions vivaient au Moyen-Orient et dans la région Pacifique. À cette époque, les pays d'Europe occidentale avaient une population qui devait compter, au total, entre 60 et 80 millions d'habitants; au même moment, on trouvait dans l'ensemble des Amériques, du nord au sud, une population de quelque 80 millions d'Autochtones, ce qui en faisait une région du monde aussi peuplée – et peut-être même un peu plus – que l'Europe de l'Ouest (Denevan 1976; Ehrlich 2000). Cette population autochtone se distribuait très inégalement dans les Amériques, la très grande majorité vivant au sud du Rio Grande alors que l'Amérique du Nord devait compter, au total, entre un et deux millions d'habitants. Or, des études démographiques récentes proposent des chiffres nettement supérieurs, dans une fourchette allant de 10 à 25 millions (Mann 2007).

La violente expansion de l'Europe que l'on chercha à justifier au nom de la mission civilisatrice des pays chrétiens a provoqué, à travers l'action des navigateurs, des explorateurs, des marchands et des missionnaires, la destruction de nombreux peuples sur tous les continents. En Amérique, dans les Antilles, en Afrique et en Asie, les Européens recouvrirent les univers autochtones de leur propre vision du monde, de leurs croyances religieuses et de leurs langues. Comme l'indique Patrick Boucheron dans son *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle* (2009), chaque société possédait alors «son propre monde», avec sa manière particulière de se représenter la terre, de penser l'univers et de se référer aux dieux. Dans l'ensemble, la naissance du monde que les civilisateurs d'Europe imposèrent massivement aux peuples non européens a surtout signifié l'affaissement, parfois la mort, de nombreux autres mondes. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les Européens avaient déjà rencontré la plupart des groupes humains de la planète, à l'exception des Aborigènes d'Australie et des peuples des régions intérieures de l'Afrique.

On peut sans doute appliquer aux sociétés de l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle – mais aussi bien à celles d'aujourd'hui – ce que André Malraux disait au sujet de l'histoire des personnes. Dans *Les Noyers de l'Altenburg*, Malraux écrivait : « Pour l'essentiel, un homme est ce qu'il cache : un misérable petit tas de secrets<sup>2</sup>. » Malraux pensait aux blessures d'enfance que l'adulte dissimule, aux peurs et aux obsessions d'autant plus difficiles à mettre en mots que leurs sources sont souvent inconnues, aux fantasmes secrets qui introduisent de la confusion et à bien d'autres douleurs rarement racontées. Je ne crois pas que les sociétés aient raison – pas plus d'ailleurs que les individus – de faire le silence autour de ce « misérable petit tas de secrets » qu'elles cachent dans le tréfond de leur histoire. Le Canada ne peut que gagner à exhumer les traces fantomatiques des blessures bien réelles que les confrontations entre l'Angleterre et la France ont imprimées, dès l'origine, dans cette réalité complexe que nous appelons l'identité canadienne.

Peut-être apprend-on à mieux marcher vers l'avant si on garde un œil tourné vers les débuts mêmes de ce qui fait notre histoire.

## UNE DIVERSITÉ AU CŒUR DES NATIONS

Sans doute est-ce ma situation personnelle de Québécois francophone vivant dans un Canada de culture majoritairement anglaise qui m'a amené à m'intéresser à la question de la formation des nations. Déjà au temps de mes six années d'études (1962-1967) en Belgique (Leuven) et en Italie (Rome), j'ai cherché à comprendre comment le

2. André Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*, Paris, Gallimard, 1997 (1948).

nationalisme du XIX<sup>e</sup> siècle avait pu réussir à créer les pays d'Europe de l'Ouest en réunissant des régions et des provinces dont les profils culturels et linguistiques étaient souvent éloignés les uns des autres. Le cas de la Belgique – pays dans lequel j'ai vécu quatre ans – m'amena à me demander pourquoi les nations tendaient à se construire, un peu partout, à partir de mélanges et de combinaisons inattendues que les tensions entre plusieurs langues et plusieurs cultures produisent infailliblement.

À l'automne de 1962, au moment où j'ai mis les pieds pour la première fois en Belgique, une «frontière linguistique» venait tout juste d'être tracée à travers tout le pays, séparant les Flamands et les Wallons. Dans les rues de la ville universitaire de Leuven, j'ai entendu le «*Walen buiten !*» («Wallons dehors!») des étudiants flamands qui luttèrent pour défendre l'unité de leur terre ancestrale et pour le droit d'imposer leur langue au sein de l'espace territorial qu'ils jugeaient être le leur<sup>3</sup>. Sans doute est-ce pour mieux comprendre les enjeux identitaires complexes de ce pays binational que je me suis mis à un apprentissage, au moins minimal, de la langue flamande. Il m'était alors difficile de comprendre pourquoi la Belgique avait choisi d'organiser ses politiques linguistiques autour du principe de l'unilinguisme régional. À la suite de la fixation de la frontière linguistique en novembre 1962, la section francophone de la Katholieke Universiteit te Leuven – une des plus vieilles universités du monde (1425) – fut forcée de quitter Leuven et de s'implanter dans le Brabant wallon, à quelques kilomètres au sud de Leuven, et de prendre le nom de Louvain-la-Neuve.

Le mythe d'une Belgique unitaire qui avait survécu cahin-caha depuis la création du pays en 1830 avait été construit, selon la grande

3. À l'époque (1962-1966) où j'ai vécu à Heverlee-Leuven, j'ai souvent entendu des étudiants wallons ironiser, dans une forme d'humour typiquement belge, au sujet de la nouvelle frontière linguistique qu'ils comparaient à «une barrière traversant un champ de betteraves, divisant les rues dans les villages, les vaches dans les champs et même les nuages dans le ciel».

majorité de mes collègues étudiants de Leuven, sur un vaste malentendu profitant plus aux pays environnant la Belgique qu'à la Belgique elle-même. Le royaume de Belgique présentait en effet, au début des années 1960, d'évidentes lézardes qui menaçaient l'existence même du pays. La montée en puissance des Flamands était alors devenue, sur les plans démographique et économique, une réalité massive que la Belgique ne pouvait plus ne pas prendre en compte. Le pays qui s'était édifié sous la domination de la culture et de la langue françaises m'apparaissait sur le bord d'éclater parce qu'il n'était pas arrivé à établir l'égalité entre Flamands et Wallons. Le Vlaamse Beweging – mouvement flamand – rappelait à travers des revendications identitaires et politiques qu'un pays formé de deux peuples ne peut survivre à long terme qu'en se donnant une identité nationale accordant une place égale à l'histoire, à la culture et à la langue de ces deux peuples<sup>4</sup>. De nombreux jeunes Flamands s'en prenaient aussi à leur bourgeoisie « fransquillonne » qui s'était convertie au français alors que l'immense majorité de la population des Flandres continuait à parler le flamand. Je me retrouvais assez aisément dans la situation des Flamands qui me semblait partager de nombreux éléments avec ce que les Québécois francophones vivaient dans un Canada majoritairement anglophone.

La lecture du texte de la conférence *Qu'est-ce qu'une nation?* (1882) prononcée par Ernest Renan m'a permis de clarifier quelque peu mes idées, encore assez frustes dans les années 1960, au sujet de la genèse des nations. Renan m'a appris qu'une nation n'est jamais qu'une unité postulée, qu'elle est à la fois héritage et projet, et qu'elle se pose toujours à nouveau la question de son avenir, surtout dans les cas où l'identité de la nation doit se construire à partir de plusieurs racines. Qu'est-ce qui fait alors tenir ensemble des pays comme

4. Il faut signaler qu'une troisième langue – l'allemand – est parlée dans deux cantons – Eupen et Malmédy – situés à l'est de la Belgique. Ces « cantons rédimés » furent détachés de l'Allemagne au lendemain de la Grande Guerre (1914-1918) et attribués, en application du traité de Versailles, à la Belgique afin d'assurer sa sécurité du côté de sa frontière orientale.

la Belgique et le Canada? À quel moment ces pays risquent-ils de s'effondrer? Renan a donné quelques réponses, troublantes mais assez convaincantes, à ces questions. En dernière analyse, soutient Renan, c'est un chagrin, une douleur, une peine commune qui sert de ciment pour faire tenir ensemble un pays. Pour Renan, c'est le fait de porter ensemble le fardeau d'un même trauma qui assure la solidité des nations.

Le point de vue de Renan m'a d'abord attiré mais une même question, lancinante, s'est assez rapidement imposée à moi. J'en vins en effet à me demander si les Flamands et les Wallons pouvaient vraiment partager la même peine et ressentir la même douleur dans un pays comme la Belgique? Tant de choses me semblaient les séparer. D'un côté, la Flandre trouvait son mythe d'origine dans la bataille des Éperons d'or qui a opposé, en 1302, les milices flamandes aux troupes du roi de France; de l'autre, la Wallonie qui a longtemps recherché un mythe fondateur semblait l'avoir finalement trouvé en canonisant ce jour de 1830 où les Hollandais furent bannis de Bruxelles (de Heusch 1997). Le drapeau flamand représentant un «lion noir sur fond jaune» que j'ai pu voir par milliers le long des routes à l'occasion du Ronde van Vlaanderen – Tour cycliste des Flandres – représentait une Flandre conquérante qui pouvait, me semble-t-il, ne faire qu'une bouchée du coq wallon – emblème de la Wallonie – même si ce coq hardi levait la patte droite comme s'il voulait engager le combat. Ces symboles me semblaient dresser l'une contre l'autre les deux grandes composantes ethniques et linguistiques du royaume de Belgique. Se pourrait-il alors que le «plébiscite de tous les jours» nécessaire, selon Renan, à la survie d'une nation ne soit vraiment possible que dans les pays où l'on trouve un même passé commun et les mêmes racines culturelles (Detienne 2010). Si tel est le cas, le point de vue de Renan sur la nation ne peut pas s'appliquer à un pays comme la Belgique. Pas plus d'ailleurs qu'au Canada.

En train, en voiture ou à moto, je me suis souvent promené à travers les pays d'Europe. Je l'ai fait en ayant constamment en tête

la même question : comment l'union de plusieurs régions porteuses d'histoires, de cultures et de langues différentes a-t-elle pu conduire à la formation de presque tous les pays d'Europe occidentale ? J'en suis venu à penser que cette idée du partage d'une « commune douleur » mise de l'avant par Renan ne rendait pas compte des situations qu'on trouvait non seulement en Belgique mais également en Angleterre et en France, et sans doute aussi ailleurs. Mes voyages m'ont amené dans les îles Britanniques<sup>5</sup> où j'ai découvert, avec étonnement et intérêt, tout ce qui pouvait séparer, sur le plan de la culture et de la langue, les populations des îles Anglo-Normandes<sup>6</sup> proches des côtes françaises, des îles rocheuses d'Irlande et des îles du nord de l'Écosse. De la Cornouaille anglaise aux Highlands d'Écosse, et de la côte du Kent à la Northumbrie, ce sont aussi des différences qui se donnaient partout à voir. Au cours des mois d'été que j'ai passés à travailler dans le fabuleux quartier londonien de Covent Garden, mes visites dans les musées de Londres, la richesse du théâtre anglais et la surprenante histoire de l'Angleterre m'ont fait découvrir la très grande hétérogénéité de l'Angleterre. Plus tard, au cours de ma vie professionnelle, des conférences internationales m'ont ramené en Angleterre, notamment dans les villes universitaires d'Oxford et de Cambridge, ainsi que dans divers lieux d'Écosse où j'ai découvert de nouveau la très grande diversité existant au sein de la Grande-Bretagne.

En réalité, l'Angleterre, le Pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande se sont bâtis comme autant de nations distinctes qui ont appris à

5. Promoteur du courant de la « *New British History* », John Greville A. Pocock (2005) a proposé de remplacer l'expression « îles Britanniques » non pas par « îles Anglo-Celtes » comme je le ferai dans la suite de ce livre, mais plutôt par la notion « d'archipel atlantique », une expression qui lui permet d'insister sur la vocation atlantique de ces îles.

6. Les 14 îles Anglo-Normandes dépendent de la Couronne britannique sans toutefois appartenir en un sens strict au Royaume-Uni. Elles sont britanniques parce qu'elles ont été historiquement placées sous la souveraineté du duc de Normandie, titre détenu par la royauté anglaise depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant en 1066.

reconnaître ce qui est propre à chacune et ce qu'elles ont en commun. Chez de nombreux Gallois, Écossais et Irlandais, des identités nationales spécifiques ont survécu sous les marques de l'identité anglaise qui leur a été imposée à la suite des traités d'union qui finirent par créer le Royaume-Uni. On peut ainsi être écossais, irlandais, gallois ou anglais par l'appartenance ethnique, anglophone par la langue et britannique par la nationalité. Si la naissance de chacune de ces quatre nations se perd dans les brumes, le Royaume-Uni – le *United Kingdom* – ne compte pour sa part que trois siècles en tant qu'entité politique. L'Anglicité – « *Englishness* » – identifiable à partir des traits culturels propres à l'Angleterre a été imposée aux Gallois, aux Écossais et aux Irlandais par une Angleterre qui a effectué, lentement, patiemment et laborieusement, la conquête de l'ensemble des îles Anglo-Celtes pour y asseoir sa domination.

J'ai aussi appris à connaître l'étonnante diversité qui se cache, à travers la France, sous le masque unificateur de la République. Mes voyages m'ont souvent amené dans la Charente maritime où j'ai parcouru à pied la route sinueuse allant de La Rochelle<sup>7</sup> à Brouage, cité dans laquelle est né Samuel de Champlain. J'ai aussi aimé découvrir les villages de la Garonne, entre Bordeaux et Castillon-la-Bataille, là où se sont affrontés les Anglais et les Français au cours de la célèbre bataille (1453) qui a mis fin à la guerre de Cent Ans. Je garde en moi comme un précieux souvenir deux longues marches estivales faites, au cœur d'une suite ininterrompue de vignobles, depuis Castillon-la-Bataille jusqu'au village de Montaigne; c'est là, dans la tour de son petit château que Michel de Montaigne a écrit ses *Essais* qui nous permettent, mieux que tout autre écrit de l'époque, de pénétrer dans l'esprit du XVI<sup>e</sup> siècle.

7. Je me suis toujours senti attiré par la ville côtière de La Rochelle où je suis retourné à de nombreuses reprises. Cet intérêt peut s'expliquer par le fait que le premier Bibeau venu s'établir en Nouvelle-France a signé son contrat d'engagement à La Rochelle et qu'il s'y est embarqué en 1656 pour la vallée du Saint-Laurent.

Le sentier des Douaniers sur le littoral de la Bretagne m'a aussi fait découvrir, du Saint-Malo de Jacques Cartier au Mont-Saint-Michel et de là vers le pont de Saint-Nazaire, les particularités d'une culture bretonne longtemps restée à l'écart de la France. De Honfleur à Rouen, la Normandie s'offre avec le souffle du grand large et ses vues imprenables sur la Manche; du côté de la Moselle, tout rappelle que les Francs ont autrefois habité la Gaule; au sud, les Pyrénées et l'Aquitaine disent leur différence, en partie basque, avec les autres régions de France; et toute la Provence est fière d'avoir réussi à maintenir son accent chantant plus de 250 ans après l'imposition par l'école républicaine du français de l'Île-de-France.

Même les grandes villes que sont Paris, Marseille, Lyon et Lille conservent, aujourd'hui encore, les traces de leur enracinement dans des terroirs bien particuliers. Un jour où j'évoquais devant un ami français la présence d'une pluralité de cultures régionales survivant d'un bout à l'autre de la France, celui-ci m'a rappelé les résultats des recherches faites, de 1790 à 1794, par l'abbé Grégoire – prêtre citoyen qui fut l'une des grandes figures de la Révolution française – sur la diversité des langues et des cultures qui existaient dans la France de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans son *Rapport sur la Nécessité et les Moyens d'anéantir les Patois et d'universaliser l'Usage de la Langue française* présenté par l'abbé Grégoire en 1794 à la Convention, il est clairement indiqué que l'école constitue le meilleur moyen pour « fondre tous les citoyens dans la masse nationale », pour faire « disparaître les superstitions » et pour « créer un peuple ». L'école républicaine a bel et bien réussi à éradiquer les quelque 70 « patois » qui étaient encore en usage dans la France des années 1790; cette école a aussi affaibli, et parfois fait disparaître, plusieurs langues d'oïl – poitevin, saintongeais, angoumois, lorrain – et encore plus les langues d'oc – limousin, auvergnat, gascon – parlées dans les régions méridionales de la France. Les langues dites minoritaires – le breton, le flamand, le basque, le corse, l'alsacien, le lorrain – ont été totalement déconsidérées par l'école républicaine.

Des recherches de terrain, au Zaïre, en Inde et au Brésil, m'ont mis en présence, toujours à nouveau, de cette même diversité culturelle et linguistique se cachant derrière ces constructions souvent baroques que sont les pays. Cette conviction acquise dès l'époque de mes études en Belgique s'est ainsi progressivement renforcée au fil des années. Dans ce livre, je m'attache à décrire, à travers une démarche combinant géographie, histoire et ethnographie, les conditions particulières dans lesquelles l'Angleterre et la France se sont constituées en tant que nations. Les nations anglaise et française nous sont, croyons-nous, familières mais, en réalité, que savons-nous de leur formation? Comment expliquer que l'Angleterre et la France aient construit des identités nationales différentes à partir des mêmes composantes celtiques, romaines et germaniques? Quels processus permettent de comprendre pourquoi l'Angleterre et la France qui furent, pendant plus d'un millénaire, deux nations culturellement proches se sont progressivement éloignées l'une de l'autre? En retournant au tout début de la formation des nations anglaise et française, j'espère faire voir comment l'histoire millénaire d'amour-haine entre ces deux pays a inscrit, dans l'acte de naissance du Canada, une dualité indéracnable qui a accompagné toute l'histoire passée du Canada et qui sera encore là demain.

L'amalgame que le Canada a fait de la culture et de la langue des nations anglaise et française condamne-t-il le pays à une opposition intérieure qui n'aura jamais de fin? Existe-t-il au Canada une peine commune qui puisse vraiment faire tenir le pays ensemble? On peut évoquer en souriant le fait que le Canada ne serait pas le Canada sans l'océan Arctique, sans le mythe du pôle Nord et sans nos hivers froids, mais la «nordicité» fournit-elle une référence culturelle et symbolique suffisamment partagée pour faire tenir le pays ensemble? Cette référence nordique revêt-elle la même importance pour les descendants des deux peuples que l'on disait autrefois, en oubliant les Autochtones, être les peuples fondateurs du Canada? Le Nord peut-il revêtir la même signification pour l'ensemble des Premières

Nations, pour celles de l'Arctique et pour celles du Sud, qui sont les Autochtones de la terre canadienne? Ces questions m'ont habité tout au long de l'écriture de ce livre.

## LE VOYAGE, SOURCE DES LITTÉRATURES

Les liens entre voyage et littérature qui sont à l'origine de la littérature occidentale se sont forgés, comme le montrent les grands récits mythologiques de l'Antiquité, dans des temps très anciens. Dans l'*Énéide*, Virgile raconte toutes les épreuves vécues par Énée, l'ancêtre mythique du peuple romain, après avoir fui la ville de Troie en flammes. Au cours de son long voyage en mer, ce héros de la guerre de Troie fut rejeté par une tempête sur les côtes de Carthage où ses amours avec Didon, la reine fondatrice de Carthage, l'ont détourné, pendant un certain temps, de son projet de fonder une nouvelle Troie. Il quitta abruptement la belle princesse phénicienne pour continuer son voyage en direction du Latium où sa descendance a donné naissance, à travers Romulus et Rémus, au peuple romain. Bien avant l'*Énéide*, l'*Odyssée* d'Homère fait naviguer Ulysse pendant une dizaine d'années sur la Méditerranée, dans un voyage au cours duquel Ulysse affronte de multiples dangers dont il triomphera avant de retrouver son royaume d'Ithaque et la fidèle Pénélope qui n'avait jamais cessé de l'attendre.

L'*Odyssée* et l'*Énéide* dont les personnages centraux sont de grands navigateurs étaient encore très populaires au XVI<sup>e</sup> siècle, sans doute parce que les auteurs de ces textes antiques avaient su mettre en tension le voyage vers l'ailleurs, la nostalgie du pays natal et le désir d'un pays à fonder. L'intime connexion entre les récits de voyage et la réécriture de ces récits par des poètes s'est reconfigurée

à la Renaissance, époque où les peuples d'Europe commencèrent à se donner une littérature qu'ils inventèrent, pour une large part, à partir des récits de voyage. On peut penser ici au grand poème – *Les Lusíades* – publié en 1572 par Luís de Camões, à son retour d'un séjour de trois années dans les colonies portugaises des Indes. Cette épopée écrite à la gloire du Portugal chante l'héroïsme de ses grands navigateurs parmi lesquels Vasco de Gama occupe une place centrale. *Les Lusíades* ont servi d'assise fondatrice pour toute la littérature nationale du Portugal.

Le navigateur qui écrit depuis le lieu même où le voyage l'a conduit pose l'expérience comme une nouvelle condition de vérité : il a été ailleurs, il a vu d'autres terres et d'autres peuples, et il en témoigne dans sa relation de voyage. S'il revient de loin, le voyageur compare l'autre forme d'humanité rencontrée ailleurs à celle qui est la sienne dans sa terre natale. On accusera parfois le voyageur de mentir, mais jamais on ne contestera la valeur de preuve que son expérience du contact avec des peuples étrangers, là-bas dans un autre lieu, confère à son récit. Il lui arrivera cependant d'inventer des mondes qu'il n'a souvent pu qu'entrevoir sans vraiment s'en approcher. Les récits dans lesquels les navigateurs du XVI<sup>e</sup> siècle ont raconté leurs voyages se sont imposés comme une nouvelle forme d'autorité qui s'opposait à l'autorité des livres antiques et aux croyances en une humanité universelle. C'est le mode de réflexion coupé du réel – on peut penser aux « sorbonagres »<sup>8</sup> de la Sorbonne d'alors que Rabelais a ridiculisés – qui a été radicalement mis en question au XVI<sup>e</sup> siècle.

Le régime de la preuve a ainsi changé à l'aube de la Renaissance, en ce moment précis où l'œcoumène géographique et le monde chrétien de l'Europe se sont élargis en y faisant entrer le Nouveau Monde.

8. Les « sorbonagres » évoquent, chez Rabelais, l'enseignement « sorbonnard » d'une scolastique totalement déconnectée de la réalité. Il s'est attaqué dans *Gargantua* (1534), le deuxième de ses cinq grands livres, à ce type d'enseignement.

Pour le navigateur, écrire c'était décrire la faune et la flore présentes en d'autres lieux, c'était reparcourir l'itinéraire du voyage, c'était initier le lecteur à un autre climat et à d'autres paysages, et c'était dire comment sont les terres là-bas. C'était raconter comment sa rencontre avec d'autres peuples s'était faite, c'était aussi revenir avec d'autres mots, d'autres croyances et avec des objets, parfois étonnants, témoignant de sa présence au loin. Son expérience directe de la rencontre avec d'autres hommes et son exploration de terres étrangères ont formé la base d'une nouvelle épreuve de vérité, qui a servi à fonder une méthode qui s'est imposée hors du contexte limité des explorations et qui est devenue une des grandes caractéristiques de la Modernité. Le navigateur est ainsi devenu le porte-parole de l'altérité, d'une autre forme d'humanité qui menace et séduit les autres qui sont restés à la maison dans le pays d'origine.

L'écriture du voyage a contribué à créer, au XVI<sup>e</sup> siècle, un nouveau régime de pensée qui est rapidement devenu porteur d'une folie de puissance et d'un projet de conquête du monde.

Les récits de voyage des navigateurs ont nourri les réflexions des penseurs du début de la Renaissance au moment même où s'est produite la connexion, à la fois riche et troublante, entre l'Europe et les autres grandes civilisations du monde. Les plus grands écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle, de Thomas More (1478-1535) à Shakespeare (1564-1616) chez les Anglais, et de François Rabelais (1483/1494-1553) à Michel de Montaigne (1533-1592) chez les Français, interrogèrent les autres versions de l'humanité qui étaient alors décrites, sous des formes plus ou moins caricaturées, par les navigateurs et explorateurs européens<sup>9</sup>. La figure la plus significative qui s'est retrouvée au cœur des œuvres

9. Comme les autres humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle, Thomas More avaient lu le célèbre *Mundus Novus* (1503) d'Amerigo Vespucci et ses lettres rassemblées dans les *Quatre Navigations* (1507). Au moment d'écrire *l'Utopie*, Thomas More n'était encore qu'un simple avocat travaillant pour la guilde des marchands de Londres. En 1515, Henri VIII d'Angleterre lui confia diverses ambassades auprès de la Hollande et de la France, et en 1529, il devint chancelier d'Angleterre.

de ces écrivains fut celle des Autochtones du Nouveau Monde; l'Autochtone d'Amérique a en effet contribué à bouleverser, plus que toutes les autres versions de l'humanité, les anciennes certitudes des Européens au sujet de l'ampleur des variations existant au sein de l'humanité.

Dans l'Angleterre de la dynastie des Tudor (1485-1603) tendue vers la conquête des mers de toute la force de ses navigateurs, de la recherche de profit de ses marchands et du désir d'empire de la royauté anglaise, l'*Utopie* (1516) de Thomas More a été lue comme une sorte de traité politique, voire comme un essai philosophique, dans lequel l'auteur proposait le plan idéal d'une société autochtone pouvant servir à rebâtir l'Angleterre d'Henri VIII (1491-1547) sur des bases plus justes. En écrivant l'*Utopie* qu'il situe dans une île des Caraïbes, Thomas More a fait écho au récit de navigation qui lui avait été raconté par un marin ayant voyagé avec Amerigo Vespucci. L'ouvrage de Thomas More annonçait qu'on trouvait en Amérique – car c'est bien de l'Amérique dont il est question dans l'*Utopie* –, des sociétés où hommes et femmes jouissaient des mêmes droits, et où garçons et filles recevaient la même éducation; à l'égalité de tous les membres de la société, il ajoutait que les Utopiens pratiquaient le respect pour la diversité des croyances, qu'ils vivaient en harmonie avec la nature et dans l'absence quasi totale de toute guerre.

Pour faire littérature, un héros voyageur ne suffit pas, il faut aussi un poète, un barde, un Homère pour Ulysse, un Virgile pour Énée, un Thomas More pour Amerigo Vespucci et un François Rabelais pour Jacques Cartier. Le nouvel imaginaire que ces écrivains ont fait surgir – sous la forme de l'utopie avec Thomas More et François Rabelais, et à travers l'évocation allégorique de la grandeur des mondes étrangers avec Montaigne et Shakespeare – n'a pas eu le dessus sur l'ambition des rois voulant étendre leur pouvoir, sur le désir d'enrichissement des commerçants et sur la mission des chrétiens voulant apporter le baptême à tous les humains. Thomas More, François Rabelais, Michel de Montaigne et le dernier Shakespeare ont été la conscience morale

du XVI<sup>e</sup> siècle qui fut le siècle des débuts de l'expansion de l'Europe sur les autres continents et de la rencontre de l'Europe avec d'autres formes d'humanité que celles déjà connues à l'époque.

À travers une trentaine de vignettes, de scènes de rencontres, de portraits de personnages et d'épisodes de l'histoire, je décris dans ce livre ce qu'a été la marche initiale des deux empires, anglais et français, qui ont imprimé une marque indélébile non seulement sur la formation du Canada mais également sur l'histoire future de toutes les nations autochtones, depuis l'Arctique jusqu'à la vallée du Saint-Laurent. Le dernier texte que Walter Benjamin ait écrit avant de se donner la mort sur la frontière franco-espagnole en 1940 m'a habité tout au long de l'écriture de cet essai. Évoquant le concept d'histoire, Benjamin écrivait alors : « Il n'est aucun document de civilisation qui ne soit aussi document de barbarie<sup>10</sup>. »

10. Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, Paris, Payot, 2013.

# **TROIS CHEMINS DE TRAVERSE**



*Le pilot principal nommé Iamet Brayer, avoit designé la route, et dressé la Calamite de toutes les Boussoles. [...] Sans naufrage, sans dangier, sans perte de leurs gens, en grande serenité feirent le voyage de Indie superieure en moins de quatre moys. [...] Au quatrième iour descouvrirrent une isle nommée Medamothi, belle à l'oeil [...], qui n'estoit pas moins grande que Canada. [...] Au cinquième iour ià commençans tournoyer le pole peu à peu, nous esloignans de l'Aequinoctial descouvristmes une navire marchande faisant voile à horche vers nous.*

François Rabelais, *Le Quart  
Livre des faictz et dictz héroïques  
du noble Pantagruel*, 1552

Le voyage, à la façon des navigateurs fascinés par l'exploration des mers boréales, n'a jamais consisté à s'en aller quelque part, mais bien plutôt à en revenir. Le grand sujet des explorateurs de l'Atlantique Nord, le seul peut-être, ce fut en effet le retour. La route suivie par-delà la latitude des morues, le regard des marins scrutant le lointain se dissimulant sous les brumes, le corps des hommes grelottant sur les ponts des navires, le souvenir d'îles entr'aperçues au fond de baies profondes et l'étonnement face aux manières de vivre des Autochtones des terres de l'Arctique dont les navigateurs ne savaient rien avant de les rencontrer, ce sont là quelques-uns des éléments-clés des récits que les explorateurs voyageant par-delà le cercle polaire arctique rapportèrent avec eux. Leurs journaux de bord disent aussi comment leurs navires essayèrent de contourner l'Amérique par l'extrême septentrion en naviguant le long des banquises de l'Arctique

canadien, là où l'aiguille des boussoles marines s'affole. On se représentait alors le pôle Nord comme une immense montagne de fer sans avoir encore compris la distinction entre le pôle géographique stable et le pôle magnétique errant.

Pour pouvoir pénétrer dans le XVI<sup>e</sup> siècle qui fut celui des grandes explorations maritimes et de la naissance des empires coloniaux, j'ai choisi d'organiser mes réflexions autour de trois ensembles de considérations – intrication paradoxale des relations entre l'Angleterre et la France; récits d'exploration des navigateurs européens à travers l'Atlantique Nord; désastreuses rencontres des Européens avec les Autochtones du nord-est de l'Amérique – que je me suis efforcé de faire tenir ensemble. Je me représente ces trois ensembles d'idées comme les trois faces d'un trièdre possédant un même socle et un même sommet. C'est à l'intérieur de l'espace délimité par les faces de ce trièdre que je situe ma réflexion sur deux grands enjeux, d'une part l'indépassable relation d'amour-haine entre l'Angleterre et la France dont la prise en compte nous permet de comprendre comment le début de notre histoire s'est tramée; d'autre part, les effets pervers de l'ambition de deux empires, anglais et français, sur les nations autochtones.

## **ANGLAIS ET FRANÇAIS EN INTRICATION PARADOXALE**

Le découpage traditionnel des débuts de la formation des nations anglaise et française raboute en une ligne du temps soi-disant continue trois périodes distinctes au cours desquelles se sont mis en place les éléments fondateurs de l'identité des Anglais et des Français. Au plus loin, on trouve, de part et d'autre de la Manche, de lointains ancêtres de culture et de langue celtiques. Ces peuples celtes furent ensuite soumis, durant quatre siècles, à la romanisation qui

s'est cependant faite avec plus de profondeur en Gaule que dans la Bretagne insulaire. Peu de temps après l'effondrement en 410 de l'Empire romain, des Angles, des Saxons, des Frisons et des Jutes – connus des Romains sous le nom de *Germani* – s'installèrent dans la *Britannia* insulaire où ils repoussèrent les Britons et les autres Celtes vers les franges du littoral. À la même époque, les Francs qui étaient, eux aussi, des *Germani* vivant au-delà du Rhin quittèrent leurs terres pour entreprendre la conquête, sous la direction de Clovis (v. 466-511), des régions gallo-romaines allant du Rhin à la Loire<sup>11</sup>. La culture nordique des peuples germaniques s'est alors superposée, aussi bien en Gaule que dans la Bretagne insulaire, à la culture des Celtes qui s'était déjà transformée, une première fois, sous l'impact de la romanisation et de la christianisation.

De sociétés apparentées et relativement proches qu'elles furent jusque vers l'an 1000, l'Angleterre et la France se sont peu à peu distancées sur de nombreux plans jusqu'à se transformer en de véritables nations ennemies qui s'affrontèrent dans une longue succession de guerres. La guerre de Cent Ans (1337-1453) renforça considérablement l'éloignement de l'Angleterre d'avec la France et plus largement d'avec le continent européen, éloignement qui fut accentué par le schisme anglican (1534) d'avec Rome imposé par Henri VIII. Et plus encore peut-être par la mise en place d'une monarchie gouvernant en concertation avec le Parlement en Angleterre alors que le pouvoir absolu des rois continuait à s'imposer en France. Les pires malentendus et les plus grandes désillusions sont nés de cet antagonisme qui ne tarda pas à se transformer en une véritable lutte d'empires. L'Angleterre et la France ont cependant réussi à vivre de surprenants rapprochements et des lunes de miel parfois intenses qui ne durèrent

11. L'habitat originel des *Germani* qui envahirent l'Angleterre se situait dans le vaste arc de terres allant de l'Allemagne du Nord à la Scandinavie et du Jutland du Danemark au Friesland des Pays-Bas. Quant aux Francs qui se sont imposés aux Gallo-Romains, ils venaient des terres situées sur la rive droite du Rhin inférieur.

qu'un temps. Cette amitié s'est aussi étendue vers l'Amérique, même si l'on souligne plus rarement la chose.

L'invention d'une Angleterre éternelle considérée comme la « terre des Angles » est en réalité une création tardive – et quelque peu fictive – de la part d'Anglais nationalistes qui transformèrent l'apport des Anglo-Saxons en un « socle fondateur » de la nation anglaise (Hechter 1998). Ce faisant, les Anglais ont effacé, au moins en partie, la place importante que les Celtes avaient occupé dans la formation originelle de l'Angleterre. La composante anglo-saxonne est certes prépondérante en Angleterre mais elle ne forme pas, loin de là, la seule fondation sur laquelle s'est bâtie la nation anglaise. En faisant disparaître les langues issues du celtique et du latin, l'adoption par l'Angleterre du *Old English* témoigne de la place éminente que les Anglo-Saxons occupent dans l'imaginaire collectif des Anglais. L'Irlande, l'Écosse et le Pays de Galles se sont distingués de l'Angleterre en maintenant, il est vrai dans des proportions variables, leurs racines celtiques.

L'approche proposée par l'historien Norman Davies dans son ouvrage *The Isles: A History* (1999) jette le doute sur l'image d'une « Angleterre éternelle » issue des royaumes anglo-saxons qui n'aurait été que marginalement affectée, à l'exception de la conquête normande (1066), par les affaires continentales. Pour cet historien qui est un des plus brillants – et sans doute le plus provocateur – de l'Angleterre d'aujourd'hui, les habitants des îles Anglo-Celtes et les Européens continentaux ont grandi ensemble, dans un brassage complexe de populations, dans des échanges de dynasties monarchiques, dans le transfert d'idées et de modèles de gouvernement et dans une succession presque ininterrompue de guerres. Pour Norman Davies, la formation de la nation anglaise ne peut vraiment se comprendre que si l'insularité de l'Angleterre est pensée dans ses liens avec le continent européen et plus particulièrement à partir de ses contacts avec la nation française. L'Angleterre et la France n'ont en effet jamais cessé de s'éprouver comme deux réalités culturelles, linguistiques et

politiques liées par la fascination et la répulsion, des nations semblables et distinctes, et des pays à la fois proches et distants<sup>12</sup>.

L'historienne Linda Colley (1992) a déconstruit avec finesse le processus à travers lequel l'identité anglo-saxonne s'est superposée aux identités particulières des nations écossaise, galloise et irlandaise qui sont, somme toute, aussi anciennes et sans doute tout aussi affirmées que l'identité anglaise. L'identité nationale des Écossais, des Gallois et des Irlandais continue à se manifester dans de puissants régionalismes culturels et linguistiques qui les distinguent des Anglais. Chacune de ces nations a fait siennes, selon une géométrie variable, les valeurs associées aux grands piliers sur lesquels s'est édifiée l'Angleterre. Les vagues de nationalisme identitaire qui resurgissent aujourd'hui à travers les îles Anglo-Celtes pourraient bien entraîner, à terme, la totale indépendance de l'Écosse et de l'Irlande.

Parmi ces piliers sur lesquels s'est bâtie l'anglicité, on compte la monarchie constitutionnelle, l'Église anglicane, la langue anglaise, la Common Law, la Marine Royale, l'aristocratie des Lords, les bâtiments gothiques du parlement de Westminster et, bien sûr, l'Empire britannique. Le flegme anglais qui s'accompagne souvent d'une forme d'humour toute spéciale s'est lui-même recomposé en s'intégrant à l'identité des Gallois, des Écossais et des Irlandais. Il en va de même pour la rigidité morale victorienne qui ne se retrouve pas avec la même intensité dans les quatre nations des îles Anglo-Celtes. La manière d'être un « *gentleman* » – le collège d'Eton fréquenté par l'élite anglaise en constitue le modèle – varie aussi selon que l'on est anglais, gallois, écossais ou irlandais. L'identité des Gallois, des Écossais et des Irlandais s'est remodelée, au fil d'une longue histoire marquée par l'opposition, le tumulte et la révolte, à travers un processus paradoxal

12. Au cours des trois derniers siècles, les Anglais n'ont jamais cessé de se demander s'ils doivent pratiquer le « splendide isolement » ou au contraire considérer que les îles Anglo-Celtes font pleinement partie de l'Europe.

intégrant la fidélité à une identité propre tout en adoptant des caractéristiques de l'anglicité (Jones 2003).

Dans la compétition entre les nations européennes, la France fut toujours la rivale du royaume le plus puissant, d'abord au XVI<sup>e</sup> siècle de l'Espagne de Charles Quint et de Philippe II, et de l'Angleterre des Tudor au temps d'Henri VIII et d'Élisabeth I<sup>re</sup>. Plus tard, tout au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la France a été l'adversaire de l'Angleterre sur les terres et sur les mers en Amérique – à Terre-Neuve, en Acadie, dans la vallée du Saint-Laurent –, dans les Antilles, en Inde, dans les îles de l'océan Indien et en Afrique, en un mot partout où Anglais et Français avaient commencé à construire leur empire colonial. Dès le moment où l'Angleterre et la France établirent des colonies dans la partie septentrionale de l'Amérique, la lutte entre Anglais et Français qui durait sur le continent européen depuis plusieurs siècles s'est transportée dans les colonies anglaises et françaises de l'Amérique du Nord.

Lors de son voyage de 1576 à la terre de Baffin, Martin Frobisher prit possession des terres nordiques au nom de la reine Élisabeth I<sup>re</sup> d'Angleterre, répétant ce que Giovanni Caboto – John Cabot, lit-on dans les manuels anglais d'histoire, et Jean Cabot chez les Français – avait déjà fait trois-quarts de siècle avant lui, pour ce qui en est des terres autour de Terre-Neuve et du Cap-Breton, et anticipant ce que Humphrey Gilbert allait faire en prenant possession en 1583, encore au nom de la Couronne anglaise, de Saint John's et de l'ensemble de l'île de Terre-Neuve (Quinn 1982). Dès 1497, John Cabot explora, au nom du roi Henri VII d'Angleterre, les mers entourant Terre-Neuve et le Labrador qui comptent parmi les premières terres à avoir formé l'Empire d'outre-mer de l'Angleterre. Pendant les deux siècles qui suivirent le voyage de John Cabot, les Anglais firent de nombreux voyages au Canada, mais il n'y eut pratiquement pas de colonisation de la part des marchands et pêcheurs anglais en dehors du petit établissement de Terre-Neuve.

Les historiens anglais et anglo-canadiens datent l'arrivée des premiers Européens sur les terres du futur Canada avec le voyage

de John Cabot même s'il n'a probablement pas mis pied à terre à Terre-Neuve. Les explorations de John Cabot et de son fils Sebastian Cabot qui ont servi de base aux prétentions des rois d'Angleterre revendiquant des droits sur une grande partie des terres nordiques d'Amérique ne pouvaient qu'engendrer tensions et conflits non seulement avec les Français mais aussi avec les Espagnols et les Portugais, aux yeux de qui la possession du Nouveau Monde leur avait été confirmée par le traité de Tordesillas (1494). En finançant les expéditions de John Cabot et de son fils Sebastian, les marchands anglais de Bristol indiquaient, d'une manière quelque peu prophétique, que le futur empire allait exister comme une vaste entreprise commerciale.

Les Français ne réussirent pas – pas plus d'ailleurs que les explorateurs anglais naviguant dans l'Arctique – à se frayer un chemin vers le Cathay et le Cipango. Une dizaine d'années après que Giovanni da Verrazano ait navigué le long du littoral atlantique allant de la Floride au Labrador, François I<sup>er</sup> confia à Jacques Cartier la mission de découvrir une route maritime vers l'Asie; en 1534, Cartier choisit de contourner Terre-Neuve et de remonter le fleuve Saint-Laurent sur plus de 1000 kilomètres jusqu'au site iroquoien d'Hochelaga, là où la future Montréal sera construite. La France pouvait opposer aux voyages de John Cabot et de ses successeurs les deux premières expéditions de Jacques Cartier (1534; 1535-1536) ainsi que l'installation en 1541-1542 d'une colonie française qui n'a pas survécu sur le site de Charlesbourg-Royal, au pied des falaises de Cap-Rouge à proximité de Québec. Les explorations de Jacques Cartier permirent à la France de pénétrer au cœur même de l'Amérique du Nord en suivant l'axe du fleuve Saint-Laurent; à cette même époque, les navigateurs anglais en étaient encore à chercher, avec une obstination têtue, le Passage du Nord-Ouest à travers les mers encombrées de glaces de l'Arctique.

Les Français avaient d'abord commencé par sonder la côte est de l'Amérique du Nord avec Giovanni da Verrazano; comme aucun passage ouvrant vers l'ouest n'avait été trouvé entre la Floride et le Labrador, Jacques Cartier choisit de remonter le fleuve Saint-Laurent